

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 125 (1980)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Gilbert Renault, Lord Mountbatten, de Overlord aux United World Colleges : entretien  
**Autor:** Rémy  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-344263>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

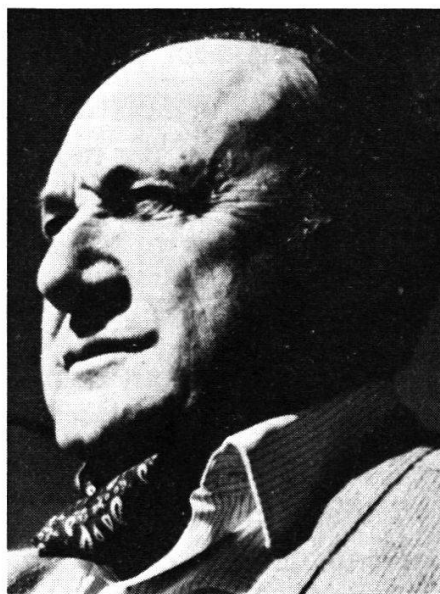
**Download PDF:** 18.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Gilbert Renault, Lord Mountbatten, de Overlord aux United World Colleges

Entretien avec le colonel Rémy

*Lorsque l'on aborde Gilbert Renault, le « Rémy » de la Résistance dont de Gaulle devait dire « qu'il fut l'un des premiers, parce qu'il est des meilleurs », on découvre, si on ne le savait déjà, que c'est un Breton: trapu, larges épaules, volontaire. Ce sang est mêlé d'un autre sang de belle rudesse, l'écos-sais. Le regard est droit, dur mais pétillant.*



C'est un employé de banque que la seconde guerre mondiale surprendra. Il a trente-cinq ans et, comme père de quatre enfants, il est relégué contre son gré dans la réserve de deuxième ban. Refusant la défaite, il quitte la France par mer le 18 juin avec l'un de ses frères et gagne l'Angleterre. La guerre finie, le général de Gaulle voit en lui l'un des fondateurs du R.P.F. Il en quitte le comité directionnel en avril 1950 en dénonçant, et là nous retrouvons toute la droiture et le courage de l'homme, « l'injustice qui frappait le maréchal Pétain et les Français qui l'avaient suivi de bonne foi ». De Gaulle lui écrira: « Mon amitié, mon estime, mon affection, pour Gilbert Renault, pour Rémy, ça c'est inaltérable, il n'y a pas de question. »

*Au début de l'hiver, le colonel Rémy a donné des causeries à Epalinges, à Genève et à Fribourg, retraçant la carrière d'un autre grand homme, Lord Mountbatten. Il a bien voulu reprendre certains propos à l'intention des lecteurs de la RMS qui n'ont pas pu venir l'écouter*

*et de ceux pour lesquels ce sera comme un souvenir. Un homme de caractère s'exprime à propos d'un homme de caractère.*

**RMS: L'un des premiers, vous vous êtes rallié au général de Gaulle. Dans quelle circonstance avez-vous fait la connaissance de Mountbatten et comment situez-vous la personnalité de ce grand marin par rapport à celle du grand rassembleur?**

Col. R.: Au mois de janvier 1942, deux longs messages chiffrés venant de Londres par radio me demandèrent des renseignements d'une très grande précision sur les moyens de défense d'une station radar allemande établie près du cap d'Antifer, au bord de la Manche. Je dus à mon camarade Roger Dumont (lequel fut fusillé de ce fait au Mont-Valérien le 13 mai 1943) de pouvoir répondre très exactement à tout ce qui m'était demandé et Lord Mountbatten, alors chef des *Combined Operations*, alla dire quelques semaines plus tard au général de Gaulle que si son raid sur la station allemande de Bruneval avait pu réussir c'était principalement grâce aux renseignements qui lui étaient parvenus de France. L'accomplissement de ce raid (première «Opération Combinée» en date au plein sens du terme) eut ses répercussions d'ordre technique jusqu'à la fin de la guerre en permettant, par l'étude des éléments de la station allemande ramenés en Angleterre, de brouiller ce système radar; il eut aussi un immense effet moral en un temps où les mauvaises nouvelles s'accumulaient, notamment par la capitulation de Singapour.

En l'année 1967, les Editions France-Empire me demandèrent d'écrire le récit de ce fait d'armes, vu du côté britannique et du côté clandestin français, en insistant pour obtenir une préface de Lord Mountbatten. A la plus vive surprise de mes amis du Secret Service britannique, celui-ci accepta immédiatement de me la donner. J'allai l'en remercier à Londres, et c'est de là que se noua l'amitié dont il voulut bien m'honorer. Il me fit un jour le plus grand compliment que j'aie reçu de ma vie en me disant: «Si je vous avais connu pendant la guerre, j'aurais fait de vous mon chef d'état-major.» Mais son extrême courtoisie l'incitait constamment à l'indulgence.

Le président Salazar m'a demandé: «A quoi comparez-vous le général de Gaulle?» A cette question imprévue j'ai répondu sur-le-

champ par: «Le général de Gaulle n'est pas un sommet, il est une chaîne de montagnes. Vous entraînant à des hauteurs vertigineuses, il vous fait découvrir l'immensité à venir avec une lucidité stupéfiante puis, l'instant d'après, vous entraîne dans un gouffre qui paraît sans fond pour vous faire ensuite remonter à une hauteur incalculable sans vous permettre de reprendre votre souffle.» C'était un homme en dents de scie. Tout au contraire, on était certain de retrouver à tout moment Lord Mountbatten tel qu'on le connaissait, égal à lui-même, et d'une telle loyauté dans ses rapports qu'il ne pouvait soupçonner l'utilisation du mensonge dont il faut reconnaître qu'elle est inhérente à l'art politique. Cela dit, il avait pour le général de Gaulle une admiration telle qu'il m'a déclaré: «Je ne comprendrai jamais qu'il ne soit pas né Anglais», compliment dont j'ignore si le destinataire se serait montré flatté.

**RMS: Très tôt, Mountbatten préconisa de débarquer en Normandie. Quelles raisons l'y poussaient? De quels documents sur le dispositif côtier de la Wehrmacht disposaient les Britanniques et comment entrèrent-ils en leur possession?**

Col. R.: Après le succès complet du raid sur Bruneval (27/28 février 1942), Lord Mountbatten fut fait par Churchill tout à la fois vice-amiral, général de corps d'armée et général de corps d'armée aérienne, le tout à titre «acting» (il n'était encore que capitaine de vaisseau), de façon à être admis dans le sacro-saint comité des chefs d'état-major. Jusqu'alors le roi d'Angleterre était seul à pouvoir prétendre à se dire officier général des trois armes, et cette nomination ne fut pas du goût de tout le monde. Certaines langues insinuèrent que Lord Mountbatten la devait à son appartenance à la famille royale, ce qui était faux: en fait, cette parenté l'a constamment gêné dans sa carrière militaire, aucun chef n'aimant avoir sous ses ordres un officier trop bien «relationné». Mais on alla jusqu'à rappeler que Nelson avait été promu vice-amiral à un âge plus élevé, alors que le chef des Combined Operations n'avait que 41 ans (il était né avec le siècle le 25 juin 1900, et cette triple nomination prit effet au mois de mars 1942).

Churchill avait à cela une raison: il était l'inventeur des «Opérations Combinées», dont il avait dévolu le commandement à l'amiral

Keyes — le héros de Zeebrugge en 1918 — dès le lendemain de notre défaite de 1940 avec la mission de harceler l'adversaire sur les côtes du «continent» occupées par la Wehrmacht, en mettant à sa disposition des forces des trois armes. Les rapports de l'amiral Keyes avec les chefs d'état-major des armées de terre, de mer et de l'air, qui estimaient qu'une telle disposition empiétait sur leurs prérogatives, s'étaient envenimés au point que Churchill ordonna littéralement au Captain Lord Louis Mountbatten, au mois d'octobre 1941, de prendre sa suite, en lui déclarant clairement qu'il voyait dans le commandement des Combined Operations le moyen de préparer de raid en raid le débarquement libérateur de l'Europe asservie sous le joug hitlérien.

Lord Mountbatten déclara d'emblée à ses nouveaux collègues que ce débarquement ne pouvait être entrepris avec des chances de succès qu'en s'accomplissant là où l'ennemi ne l'attendrait pas, c'est-à-dire dans la baie de Seine, alors que les chefs d'état-major le prévoyaient entre Boulogne et Calais, précisément où von Rundstedt, «Militärbefehlshaber West», était persuadé que la tentative aurait lieu, ayant pris en conséquence ses dispositions par la construction de blockhaus cyclopéens auprès desquels ceux que j'ai vus à Courseulles et ailleurs prenaient mine de jouets d'enfant, et par la constitution de très fortes réserves.

A l'affirmation de Lord Mountbatten, les chefs d'état-major rétorquèrent que la baie de Seine était à exclure, étant d'une part trop éloignée des côtes anglaises pour permettre l'intervention de l'aviation de chasse et se trouvant d'autre part démunie des moyens portuaires indispensables à l'approvisionnement de la tête de pont. A quoi Mountbatten répondit : 1° il sera facile d'étendre le rayon d'action des «fighters» par l'adjonction sous leurs ailes de réservoirs d'essence supplémentaires, qu'ils largueront en chemin ; 2° «Nous emporterons le port dans nos bagages», songeant ainsi aux ports artificiels préfabriqués, sous le nom de code «Mulberry», dont j'ai vu l'un fonctionner magnifiquement dès le mois de juillet 1944 à Arromanches, le second, destiné au secteur américain, ayant été disloqué devant «Omaha» par une tempête dont la violence n'avait pas été égalée depuis quarante ans. A son affirmation, répondirent «huées et sarcasmes», selon le général Eisenhower qui assistait en observateur à la réunion. Mais le raid sur Dieppe du 19 août 1942 démontra qu'il ne servait de rien d'essayer de s'emparer

d'une installation portuaire, puisque le feu de l'artillerie la démolirait (par parenthèse, préparé par Lord Mountbatten qui se trouvait appelé en conférence aux Etats-Unis par Roosevelt alors qu'il eut lieu, ce raid fut bouleversé dans ses dispositions par Montgomery, ce qui explique en partie le chiffre des pertes canadiennes, d'ailleurs inférieures de plus du quart à ce qu'on continue de dire; je vais rétablir là-dessus la réalité des faits dans un article qui sera prochainement publié par «Histoire-Magazine»).

Lord Mountbatten, soutenu par le général britannique Morgan, désigné pour être le chef d'état-major du futur commandant en chef de l'opération «Overlord» avant qu'on sût s'il serait anglais ou américain, emporta la décision à l'automne 1942, aidé en cela par un plan allemand à très grande échelle des défenses allant de Cherbourg à Honfleur, subtilisé à Caen dans les bureaux de l'organisation Todt par mon camarade René Duchez, que j'apportai à Londres à la fin juin 1942. Sur ce plan, qui mesurait quelque 3 m 50 de long sur 0 m 70 de hauteur, figuraient tous les ouvrages en construction du «Mur de l'Atlantique» dans cette zone, avec les épaisseurs de béton, le nombre et le calibre des pièces d'artillerie prévues pour chacun d'eux, les points d'appui, les nids de mitrailleuses, etc. Les informations envoyées par la suite par nos réseaux, jointes aux photos de la reconnaissance aérienne britannique, permirent à chaque officier participant à «Overlord» de savoir exactement ce qu'il avait en face de lui.

Il est permis de dire que le succès de l'opération «Overlord» a été essentiellement dû à Lord Mountbatten. Si elle avait échoué, tout me porte à croire (notamment par l'intervention massive des V-1 qui commença le 13 juin) qu'elle n'aurait pu être reprise, avec toutes les conséquences qu'on peut imaginer.

**RMS: Lors du débarquement, Mountbatten croisait sous d'autres cieux. A-t-il été évincé? A grands traits, quelle fut sa carrière au cours de la seconde moitié de la guerre?**

**Finies les hostilités, quelle fut son activité?**

Col. R.: Tout permettait de penser que Lord Mountbatten serait désigné pour diriger «Overlord», et Eisenhower lui-même l'avait recommandé à cet effet. Mais Churchill obéit à des considérations d'ordre

politique en acceptant que le responsable fût Américain. Eisenhower fut désigné par le général Marshall, dont le rôle dans la victoire finale est demeuré trop méconnu.

D'autre part, les choses allaient au plus mal sur le front du Sud-Est asiatique où les troupes alliées, britanniques en tête, étaient découragées par une série ininterrompue de désastres ou d'échecs. Mountbatten y fut envoyé pour redresser la situation selon une décision prise par Churchill en accord avec Roosevelt, et qui prit date à Québec le 23 août 1942.

Mountbatten espérait alors reprendre le commandement d'un navire et demanda vingt-quatre heures de réflexion avant d'accepter. «Pourquoi? s'étonna Churchill. Vous ne vous croyez pas capable de faire ça?»

Mountbatten «fit ça». Visitant l'une après l'autre les unités placées sous son commandement, il dit aux Britanniques: «Il paraît que vous vous plaignez de ce que vous soyez oubliés en Angleterre. Vous n'y êtes pas du tout, on ne sait même pas là-bas que vous existez. Mais nous allons maintenant, vous et moi, faire en sorte que ça change.» Le 12 septembre 1945, à Singapour, il recevait la capitulation sans condition des 680879 Japonais qu'il avait battus dans le Sud-Est asiatique.

La suite est connue: à la demande de M. R. Attlee, premier ministre, il accepta d'être le dernier vice-roi des Indes pour régler une situation qui semblait insoluble. Il le fit au minimum de frais, laissant derrière lui un souvenir tel que, devenue indépendante, l'Inde demanda qu'il fût son premier gouverneur général; à l'annonce de sa tragique disparition, elle a mis pendant une semaine ses drapeaux en berne.

Revenu enfin à la mer, selon son plus cher désir, Lord Mountbatten fut nommé contre-amiral (l'avancement n'avait pas été rapide depuis sa nomination de capitaine de vaisseau en 1941) et se trouva placé en 1949 à Malte sous les ordres d'amiraux qui avaient naguère été ses subordonnés. «Quand j'étais commandant suprême dans le Sud-Est asiatique, a-t-il dit, je trouvais très peu de gens disposés à discuter avec moi; quand je devins vice-roi, j'en rencontrai de plus en plus qui ne cessaient de me dire que j'avais raison en toutes choses et commençai à croire en moi-même. Me rendant compte qu'il s'agissait là d'un inquiétant symptôme de mégalomanie, je décidai que la seule chose à faire était précisément de me voir ramener à une position où

il pourrait m'arriver de me faire une nouvelle fois botter le derrière!»

Gravissant les échelons un par un, en fonction de ses seuls mérites, il devint commandant en chef des forces navales alliées en Méditerranée, puis fut nommé chef d'état-major général des forces britanniques. C'est là que la limite d'âge le surprit et je sais par une amie commune qu'il laissa échapper une larme à l'idée qu'il se trouvait mis hors d'état de servir.

**RMS: Lord Mountbatten se consacra à une fondation pour étudiants d'un genre nouveau. Pouvez-vous nous la décrire? A-t-elle des ramifications sur le continent et, en particulier, en Suisse?**

Col. R.: Sa nièce, la reine Elizabeth, lui offrit le moyen de se retrouver lui-même en assumant la présidence du Comité international des «United World Colleges», institution née de l'idée que, si des sujets d'élite, en provenance des nations les plus diverses et parfois hostiles, reçoivent à l'occasion des deux années terminales de leurs études secondaires la même éducation assortie de la même instruction, il y aura là une chance d'éviter les guerres à venir, ces sujets étant appelés à jouer un rôle de première importance dans leurs pays respectifs. Selon son habitude, Lord Mountbatten se donna tout entier à cette entreprise, qui ne comptait alors qu'un seul collège, à St Donat, dans le pays de Galles. Sous son impulsion, deux autres ont été créés, l'un à Vancouver et l'autre à Singapour. Il s'en prépare un quatrième à Trieste et un cinquième en Allemagne fédérale où, comme dans les premiers, les élèves apprendront avec le sens de leurs responsabilités à se connaître et à s'estimer mutuellement. La dernière venue en France de Lord Mountbatten eut lieu le 28 juin 1979 à Tours-sur-Marne, dans une maison qui abritait au mois de décembre 1939 un état-major de la Royal Air Force auquel son cousin le roi George VI avait rendu visite. Il y présenta son successeur à la tête des «United World Colleges» en la personne de son petit-neveu, le prince de Galles, et les dernières paroles qu'il prononça furent un appel à la paix. Parmi les comités qu'il créa dans une foule de pays, le comité helvétique présidé par M. Petitpierre figure en bonne place, et je ne désespère pas de persuader un jour le prince de Galles de lui rendre visite comme il le fit au comité français, présidé par le frère de notre président de la République.



**RMS: Nous ne reviendrons pas sur la fin tragique de cet homme de bien, elle est présente à tous les esprits. Mais ce sera un hommage à sa mémoire que vous répétiez ici les propos que vous avez tenus sur l'héroïsme et les héros, lors d'une réception en votre honneur à la Villa Mont-Repos à Lausanne.**

Col. R.: J'ignore pour ma part ce qu'est l'héroïsme, pour n'avoir fait rien de mieux que d'essayer d'avoir du courage.

A mon avis, tout être humain conscient des réalités éprouve de la peur en face du danger. Le courage consiste à dominer cette peur, ce qui est souvent facilité par la bonne impression qu'on cherche à laisser à ceux qui vous portent de l'affection ou de l'estime.

L'héroïsme m'apparaît comme étant d'ordre tout à fait exceptionnel et capable de revêtir les formes les plus diverses. J'ai, par exemple, compté dans mon réseau deux hommes qui, pour faire leur devoir, ont accepté de perdre aux yeux de leurs propres amis les apparences de l'honneur pour obéir à des ordres de première importance qui leur avaient été donnés. Etant seul témoin du premier, celui-ci eût été condamné pour intelligences avec l'ennemi si le sort avait voulu que je disparusse pendant la guerre. Quant au second, sa propre famille déclara qu'il s'était fait volontairement blesser pour camoufler ses complicités avec la Gestapo. Je ne crois pas que, dans un cas comme dans l'autre, j'aurais été capable de jouer un tel rôle, qui m'a fait comprendre le mot du Père de Foucauld, figurant dans la lettre qu'il écrivait à Tamanrasset au moment d'être poignardé dans le dos: «L'honneur, laissons-le à qui le voudra, mais le danger, la peine, réclamons-les toujours.» C'est là un langage qui ne peut être compris que des héros.

L'héroïsme, c'est aussi se laisser torturer jusqu'à la mort plutôt que de laisser échapper un nom, au risque, comme cela fut le cas pour un de mes très jeunes agents de liaison, de voir fusiller sous ses yeux son frère, ses deux sœurs puis son père, sa mère «étant gardée pour la fin». Mais c'est aussi le fait d'un de nos camarades qui finit par faiblir après avoir éprouvé les pires traitements: ayant amené devant lui son fils, les bourreaux firent sauter l'un des yeux de celui-ci à la pointe d'une paire de ciseaux, disant: «Si tu ne parles pas, nous allons faire de même avec l'autre.» Notre camarade «parla»: qui pourrait dire qu'il ne fut pas héroïque jusqu'au bout? Il a été dit: «On n'a rien donné

tant qu'on n'a pas tout donné.» Je crois, pour ma part, que ce camarade avait donné tout ce qui pouvait lui être demandé en l'occurrence. Il ne doit pas être si difficile qu'on le dit de mourir, puisque tout le monde meurt, les timides comme les décidés, les lâches comme les braves. Mais accepter, pour faire son devoir, de laisser mourir quelqu'un à sa place, ou de le voir réduit à la cécité, me semble dépasser les limites de l'héroïsme.

**RMS: Il y a, sans doute, mérite pour le héros de décliner les grands mots. Nous tournant vers nos lecteurs, nous concluons par une «simple» énumération des distinctions de «Rémy»:**

Commandeur de la Légion d'honneur.

Compagnon de l'Ordre de la Libération.

Croix de guerre à l'Ordre des Forces Françaises Libres.

Officier de l'Ordre de la Résistance.

Compagnon du Distinguished Service Order (britannique).

Officier de l'Ordre du British Empire.

Officier de la Legion of Merit (USA).

Officier de l'Ordre de la Couronne de Belgique.

Croix de guerre belge avec palme.

Commandeur de l'Ordre du Mérite du Grand-Duché de Luxembourg.



*Ceux qui accomplissent quelque chose de grand  
doivent passer outre aux apparences d'une fausse  
discipline.*

DE GAULLE, en 1922.